

Anamaria Lupan, Babeş-Bolyai University, Romania

DOI:10.17951/lsmll.2025.49.1.55-64

Les essais de Marguerite Yourcenar : l'éthique en miettes

The Essays of Marguerite Yourcenar: Ethics in Pieces

RÉSUMÉ

Les essais yourcenariens, textes riches et protéiformes, traitent en filigrane de l'éthique ; on y trouve une éthique qui ne dit pas son nom. Principes transmis par le biais des histoires, valeurs articulées à travers des anecdotes personnelles, regards nostalgiques portés sur l'état actuel de différents endroits visités jadis parsèment les recueils d'essais yourcenariens. Dans notre étude nous allons identifier et analyser les stratégies employées par Yourcenar afin de créer un meilleur monde. Elle ne s'érige pas en moraliste mais plutôt elle nous présente des situations concrètes où l'indifférence des gens mène à des catastrophes inimaginables. En effet, son regard perçant nous montre que tout est en réseau.

MOTS-CLÉS

écologie ; essais ; réflexions

ABSTRACT

The Yourcenarian essays, rich and protean texts, implicitly deal with ethics; there we find an ethics that does not speak its name. Principles transmitted through stories, values articulated through personal anecdotes, nostalgic looks at the current state of different places visited in the past dot the collections of Yourcenarian essays. In our study, we identify and analyse the strategies used by Yourcenar to create a better world. She does not set herself up as a moralist but presents us with concrete situations where people's indifference leads to unimaginable disasters. Indeed, her piercing gaze shows us that everything is connected.

KEYWORDS

ecology; essays; reflections

1. Introduction

Dans la vision yourcenarienne, l'homme et la nature cohabitent :

Ton corps aux trois quarts composé d'eau, plus un peu de minéraux terrestres, petite poignée. Et cette grande flamme en toi dont tu ne connais pas la nature. Et dans tes poumons, pris et repris sans cesse à l'intérieur de la cage thoracique, l'air, ce bel étranger, sans qui tu ne peux pas vivre. (Yourcenar, 1991, p. 407)

Anamaria Lupan, Departamentul de Limbi Străine Specializate al Facultății de Litere, Universită Babeş-Bolyai, 7, rue Horea, Cluj-Napoca, anamaria.lupan@ubbcluj.ro, <https://orcid.org/0009-0009-6708-3115>

Rapport étroit, essentiel pour l'un et pour l'autre, cette interdépendance assure l'épanouissement de l'univers ; toutefois, à plusieurs reprises, des brèches s'y interposent : la cruauté des gens envers les animaux, l'irrespect envers la flore, la pollution et tant d'autres scènes régies par la violence et la férocité des bêtes humaines portent atteinte au dialogue homme-environnement. Par conséquent, le progrès est illusoire, vu que le corps humain trahit ses racines et oublie ses valeurs fondamentales. Bâti sur des piliers fragiles, il se fonde sur une trahison. En effet, cet avenir est constitué par des machines, des éléments artificiels et une indifférence généralisée : espace lugubre où la condition humaine, dans son essence, n'est plus présente. Marguerite Yourcenar désire arrêter le désastre qui nous guette. Afin d'offrir aux lecteurs une image plus claire de leurs gestes irréfléchis, l'essayiste se penche sur des événements de son époque. Comme on peut le voir, l'éthique yourcenarienne n'est pas théorique ; son souci du monde prend la forme d'un questionnement : où arrivera-t-on si on ne prend pas soin de ce qui est autour de nous ? L'éthique demande, par conséquent, selon Yourcenar, beaucoup d'attention et une grande ouverture d'esprit. On pourrait même dire que l'éthique yourcenarienne est centrée sur l'altérité. Mais comment s'articule cette éthique ? C'est la question à laquelle nous allons essayer de répondre dans notre étude qui suit une approche écopoétique, se penchant sur le rapport entre le monde naturel et l'être humain.

Dans un premier temps, nous souhaitons analyser les rôles de l'écrivain moderne dans la société selon l'essayiste, vu que la morale constitue une sorte de science du bien et du mal, engendrant, dans une certaine mesure, les rôles à jouer dans un contexte social. Ensuite, nous allons examiner les gestes qui construisent l'amitié individu-environnement pour arriver, enfin, à des solutions concrètes, à ce que nous appelons l'éthique en miettes yourcenarienne. Faute d'espace, notre recherche se limite aux essais yourcenariens¹ qui abordent le thème de l'écologie.

2. Fonctions de l'écrivain moderne dans la société

La tour d'ivoire des écrivains romantiques est désuète après la Shoah et les deux Guerres mondiales² ; l'écrivain fait partie de la société dans laquelle il vit et il a le devoir de reprendre, dans ses écrits, afin de trouver de possibles solutions, les problèmes de cette société ; en effet, Marguerite Yourcenar considère que si l'écrivain est membre d'un certain espace socio-économique, il va, par conséquent, se forger, tout en répondant à une obligation morale

¹ Nous mentionnons quelques essais où l'écologie occupe une place importante : « Le Changeur d'or » (1932) ; « Bêtes à fourrure » (1976) ; « Qui sait si l'âme des bêtes va en bas ? » (1981) ; « D'un océan à l'autre » ; « L'air et l'eau éternels » ; « Tokyo ou Edo ».

² « 1943. Il est peut-être trop tôt pour parler, pour écrire, pour penser peut-être, et pendant quelque temps notre langage ressemblera au bégaiement du grand blessé qu'on rééduque. Profitons de ce silence comme d'un apprentissage mystique » (Yourcenar, 1991, p. 529).

non-exprimée, un regard analytique³ sur l'état du monde qui l'entoure – dans la plupart des cas, malgré lui. Ce regard conscient porté sur le monde l'aide, d'ailleurs, à sortir de « la prison⁴ » ou, autrement dit, à devenir conscient de ce qui se passe à côté de lui.

En outre, une société saine demande, à part un écrivain bien éveillé, des voix capables de dépasser l'étroitesse du regard ; la disponibilité gidienne revient, dans une certaine mesure, dans la pensée yourcenarienne :

« Pauvres gens », me dis-je. Cela prouve l'immense solitude dans laquelle ils se trouvent, qui se précipitent comme catholiques chez le confesseur. Tout cela n'est pas très bon signe, car on ne pourra bâtir une société tolérable tant que tout le monde hurlera : « Moi, moi, moi » ! (Yourcenar, 1999, p. 85).

La maladie de l'égoïsme est dépassée dans les textes de bons forgerons d'univers livresques ; ceux-ci envisagent plutôt la création d'un panorama de la société présente ou passée que la mise en place d'un journal intime qui, à l'échelle de la grande histoire, n'a pas d'importance. Comme l'écriture constitue « une discipline » (Yourcenar, 2002, p. 128), Marguerite Yourcenar nous propose une approche complexe du rapport entre la vie et la littérature : « Je ne conçois pas la littérature séparée de la vie. J'apprends tout autant en cultivant mon jardin qu'en lisant les maîtres » (Yourcenar, 2002, p. 128). Par conséquent, la littérature est, dans l'optique yourcenarienne, la vie elle-même : une vie consciente, réfléchie, où il y a des buts bien précisés. La littérature n'est pas source d'amusement, celle-ci est « un témoignage⁵ », voire un cri.

Cependant, Yourcenar refuse avec véhémence la littérature engagée :

Je devrais dire que je vois un grand danger dans le fait d'écrire une histoire afin de centrer l'attention sur un problème particulier. [...] Si l'écrivain n'est pas intéressé également par d'autres aspects de la nature humaine, et par la question de l'art d'écrire [...] il court le risque de ne produire que de la simple propagande quelles que soient ses bonnes intentions. (Yourcenar, 2011, p. 117)

³ « [...] l'écrivain est pris dans les rouages de la société où il vit, et je dirais que c'est même très bien, je ne le vois pas autrement. // Pourquoi est-ce très bien ? // Parce que, autrement on ne se rend pas compte. // De quoi ? // Du monde tel qu'il est » (Yourcenar, 2002, p. 71).

⁴ « Et comment sortir de cette prison ? // En n'étant plus dupe. Du reste, l'intérêt n'est peut-être pas de savoir si l'on est sorti ou non. La prison continue » (Yourcenar, 1999, p. 65).

⁵ « L'avez-vous [l'œuvre littéraire] conçue comme un témoignage ou comme une œuvre d'art ? // Comme un témoignage. Je crois que je n'aurais pas été capable d'écrire une œuvre d'art pour le plaisir – autant jouer aux dames ou faire de la broderie. Pour l'écrivain, il y a toujours le besoin de crier, même si c'était dans le désert, pour énoncer certaines idées qui lui semblent utiles et ne pas avoir été dites avant lui comme le fallait. Seulement la plupart du temps, le public n'entend pas » (Yourcenar, 2002, p. 196).

Attirer l'attention des gens sur les problèmes épineux de leur société ne veut pas dire écrire des textes engagés, faire de la littérature de propagande. Bien que la littérature ne soit pas un art gratuit, celle-ci ne peut pas être subordonnée à un autre domaine sans tomber dans le ridicule ; en effet, son but principal est de questionner, de donner à penser et de nous rappeler la condition essentielle de la nature humaine. La littérature s'occupe d'un présent atemporel : celui qui dépasse les époques et les frontières. On pourrait dire que l'essayiste voit dans l'écrivain un individu moral, capable de transmettre les bonnes leçons aux gens ; en effet, écrire est un « engagement de soi » (Jacquemin, 1985, p. 47).

Si l'on tente de conclure à propos des rôles de l'écrivain moderne dans la société, dans la perspective yourcenarienne, on voit que celui-ci doit, tout d'abord, savoir communiquer : « Je tiens beaucoup à ce que nos échanges de lettres ne s'achoppent pas sur la question *actualité*. Fort peu de sujets que je traite sont *actuels*, au sens littéral du terme, bien que tous touchent plus ou moins aux problèmes de notre temps » (Yourcenar, 2011, p. 275). La littérature est l'espace de la transmission du passé ; en effet, ce désir de créer un dialogue fructueux entre la société présente et celle d'autrefois apparaît en filigrane chez Yourcenar par le biais de ses projets d'écriture, qui, malheureusement, n'ont pas abouti : *Le Musée de l'Homme*⁶ et *Paysages avec les animaux* ; ces textes devraient être des regards synthétiques sur les êtres humains et sur les animaux, des écrits où les invariants de la condition humaine et les invariants des rapports entre les individus et la faune de diverses sociétés occuperaient le premier plan. Dans la deuxième partie de notre étude nous allons nous pencher sur les aspects qui rendent la société immorale ; de plus, nous désirions examiner la place de l'individu dans l'univers des objets.

3. De l'immoralité à la moralité : la mystique de l'amitié

Commençons cette incursion dans le monde immoral par rappeler que l'essayiste ne veut pas prendre le rôle de moraliste ; en effet, selon elle, « le grand romancier juge peu ; il est trop sensible à la diversité et à la spécificité des êtres pour ne pas voir en eux les fils d'une tapisserie dont nous n'embrassons pas l'ensemble » (Yourcenar, 1991, p. 124). Autrement dit, l'éthique yourcenarienne n'est pas un compendium de recommandations morales, de leçons abstraites, voire théoriques, mais elle constitue plutôt un mode de vie. Le romancier doit se créer un regard panoramique afin d'avoir une représentation de l'ensemble de la scène. On y a affaire, par conséquent, à une éthique parsemée dans l'œuvre ; d'ailleurs, l'éthique yourcenarienne correspond à la définition kantienne et schopenhauerienne

⁶ « [...] LE MUSÉE DE L'HOMME représente un essai de critique thématique des différents personnages-types tels qu'ils apparaissent dans la littérature, la légende, ou l'histoire : le Saint, le Héros, le Dictateur, l'Hérétique, l'Amant, l'Homme d'Affaires » (Yourcenar, 2016, p. 113).

de la morale : « l'absence de tout motif égoïste, voilà le critérium de l'acte qui a une valeur morale » (Schopenhauer, 1991, p. 5). Et la générosité se trouve à la base de la philosophie yourcenarienne, une philosophie de l'amitié : « De toutes les mystiques celle à laquelle j'adhère le plus complètement est encore celle de l'amitié, et comment définir autrement des rapports, même éloignés, où il entre tant de bonne volonté réciproque, et de sympathie pour les mêmes choses ? » (Yourcenar, 1995, p. 57).

L'amitié : voilà le but de l'univers yourcenarien à la fois dans ses écrits et dans la vie réelle. Une amitié sans frontières entre les règnes : une amitié avec les oiseaux, les animaux, les fleurs et tous les autres éléments qui créent la beauté de ce monde. Nostalgique, révoltée et déterminée à changer la situation, Yourcenar nous fait voir l'harmonie qui existait autrefois entre les hommes et les bêtes :

Pendant des millénaires, l'homme a considéré la bête comme sa chose, mais un étroit contact subsistait. Le cavalier aimait, tout en en abusant, sa monture ; le chasseur d'autrefois connaissait les modes de vie du gibier, et « aimait » à sa manière les bêtes qu'il se faisait gloire d'abattre : une sorte de familiarité se mêlait à l'horreur ; la vache envoyée chez le boucher une fois définitivement vide de lait, le cochon saigné pour la fête de Noël [...] ont été d'abord « les pauvres bêtes » pour lesquelles on allait couper l'herbe ou dont on préparait le repas de déchets. Pour plus d'une fermière, la vache contre laquelle elle s'appuyait pour traire a été une sorte de muette amie. (Yourcenar, 1991, pp. 371-372)

Dans la société de consommation, ce lien, appelé par l'essayiste « équilibre » (Yourcenar, 1991, p. 371), a été rompu. Il y a un grand écart entre les bêtes et les humains ; dans l'univers de l'économie, où règnent l'argent et la religion du travail, les animaux n'ont plus de place ; ou, tout au moins, ceux-ci deviennent des objets nécessaires au bon fonctionnement de la société. Vidés d'émotions, renfermés sur eux-mêmes, tout en se croyant les maîtres du monde, les gens ont bâti un monde de « simulacres », dans le sens que prête Jean Baudrillard à ce terme :

les enfants des villes n'ont jamais vu une vache ou un mouton ; or, on n'aime pas ce dont on n'a jamais eu l'occasion de s'approcher ou qu'on n'a jamais caressé. Le cheval, pour un Parisien, n'est plus guère que cette bête mythologique, dopée et poussée au-delà de ses forces, sur laquelle on gagne un peu d'argent quand on a misé juste à l'occasion d'un grand prix. Débitée en tranches soigneusement enveloppées de papier cristal dans un supermarché, ou conservée en boîte, la chair de l'animal cesse d'être sentie comme ayant été vivante. (p. 372)

Puisque les gens ne connaissent plus les animaux, ils les considèrent selon une optique utilitariste. Dans une synthèse imagée, l'essayiste résume les formes de violence infligées aux animaux par la bête humaine. Sont par exemple dénoncées ces femmes qui « dégouttantes de sang, portent les dépouilles de créatures qui ont respiré, mangé, dormi, cherché des partenaires de jeux amoureux, aimé leurs

petits, parfois jusqu'à se faire tuer pour les défendre, et qui, comme l'eût dit Villon, sont "mortes à douleur" c'est-à-dire avec douleur, comme nous le ferons tous, mais morts d'une mort sauvagement infligée par nous. » (Yourcenar, 1991, pp. 331–332). De même, est fustigé celui qui laisse le « phoque assommé sur la banquise, à coups de matraque », ou (p. 372) qui ne s'émeut pas « des lapins ou des cobayes morts sacrifiés ou aveugles. » (p. 372)

Condamnées à n'être qu'instruments au service de l'homme, « [les] bêtes sacrifiées à l'appétit de l'homme, ou usées à son service, mourront un jour "de male mort", saignées, assommées, étranglées » (p. 370), tandis que dans les mers, « le poisson est sacrifié aux pétroliers » (p. 371).

Le scénario apocalyptique de la cupidité des gens nous dégoûte : le sang qui y coule de partout, la souffrance absurde des animaux qui acceptent résignés leur sort, qui se sacrifient pour nous ; cette monstruosité impensable est un sujet tabou. Notre « civilisation à cloisons étanches » (p. 396) n'aborde pas de tels thèmes. En échange, dans des revues sans valeur culturelle, on promeut le monde idéal, le monde où règne « *la praxis de la consommation* » (Baudrillard, 1970, p. 32). Ce type de magazines sont est tourné en dérision par l'essayiste elle-même :

Quand il m'arrive, le plus souvent dans le salon d'attente d'un dentiste ou d'un médecin, de feuilleter un journal de modes féminines, surtout ceux dits de luxe et sur papier glacé, je passe rapidement, tâchant de ne pas voir, comme s'il s'agissait de photographies pornos, devant des annonces à page entière, et pour lesquelles ont été prodiguées toutes les séductions du technicolor. Ce sont celles où se pavanent des individus féminins dans de somptueux manteaux de fourrure. (Yourcenar, 1991, p. 331)

Le regard, très utile dans l'esthétique yourcenarienne, est, dans ce cas, détourné ; comme si les images vues lui transmettaient une maladie contagieuse ; en effet, c'est pire : ce type de publication est un piège ; l'immoralité de ce genre de revues résulte de leur but : celles-ci veulent convaincre les gens d'acheter des fourrures et des vêtements inutiles ; de plus, cette surconsommation engendre la pollution et provoque une immense douleur aux animaux innocents. En outre, on observe que dans ces pages, le regard n'est plus pur ; il y est question d'une magie, d'une « séduction » : les gens y sont ensorcelés. De cette façon, ils ne sont plus conscients et responsables de ce qui se passe à côté d'eux : le regard devient, dans ce cas, la porte vers un univers utopique. On change le réel par le biais des images qui cachent le décor. Ces photographies parlent des absences : absence de la souffrance, absence des soucis, absence de la pauvreté ; celles-ci n'articulent pas la douleur des animaux qu'on a tués pour obtenir les fourrures, n'abordent ni le sujet des animaux qui se trouvent en voie de disparition à cause de la cupidité des gens, ni la pauvreté des individus qui n'ont pas les vêtements nécessaires pour se couvrir. À la place de l'impératif d'être heureux de la société de consommation, l'essayiste met la volonté d'être utile.

D'ailleurs, si le monde de la consommation transforme les femmes en des êtres insensibles à la souffrance d'autrui, elles y deviennent également des objets qui acquièrent leur valeur de manière extrinsèque, en fonction de la valeur de leurs vêtements ; ceux-ci sont « preuve de fortune ou de rang social, de succès sexuel ou de succès de carrière, ou encore comme un accessoire sur lequel elles comptent pour s'embellir et pour charmer » (Yourcenar, 1991, p. 332). On a l'impression que, dans cette situation, l'habit fait le moine. De plus, le manque de sensibilité, la perte de la condition humaine sont visibles dans la routine quotidienne de la société, plus précisément dans sa façon de se rapporter à l'entreprise : « une statistique japonaise nous apprend qu'en cas de séisme quatre-vingt-dix Japonais sur cent téléphonent au bureau avant de téléphoner à leur propre femme : ils sont mariés à la compagnie » (p. 628). Nous y ressentons l'« effet de glaçage » dont parlait Pascal Doré (1999, p. 56). Vouloir gagner le plus possible, la religion du travail presque forcé, annulent l'éthique yourcenarienne ; l'amitié n'a plus de place dans cet univers sombre de la concurrence acerbe. En effet, les êtres humains y manquent également : ils sont devenus grégaires, présents partout de manière indifférenciée : « groupes », « castes », « individus plus ou moins différenciés », « la foule amorphe des employés de bureau » (Yourcenar, 1991, p. 628) ; les écoliers « par troupes » (p. 629).

Loin de la nature et de ce qui les rend humains, les gens avancent dans le vide ; dans certaines villes on retrouve même « l'inhumain décor de ponts et d'autoroutes bordées de murs aveugles ou vitreux » (p. 627). Contre cette grisaille et pour stopper la violence injustifiée contre les animaux, Marguerite Yourcenar nous propose des actions concrètes.

Présente en filigrane dans les essais, l'éthique yourcenarienne s'articule autour d'une perte, un deuil non vécu et non ressenti ; sans empathie, vidés d'affects, les gens se transforment en machines. Toutefois, Marguerite Yourcenar ne dramatise pas ; dans son éthique en miettes (vu que les lecteurs doivent lire plusieurs textes pour la reconstruire eux-mêmes), l'essayiste tente de nous donner des remèdes. Nous désirons les examiner dans ce qui suit.

4. Pluralité de l'éthique yourcenarienne

Sage, désireuse de nous laisser en héritage un monde meilleur qu'elle ne l'a trouvé, Marguerite Yourcenar nous propose plusieurs stratégies pour améliorer l'univers dans lequel on vit. Tout d'abord, la subversion : « Soyons subversifs. Révoltons-nous contre l'ignorance, l'indifférence, la cruauté, qui d'ailleurs ne s'exercent si souvent contre l'homme que parce qu'elles se sont fait la main sur les bêtes » (p. 376). Se taire, rester indifférent aux problèmes identifiés autour de soi, se résigner à ce contexte défini par la haine et par la violence gratuite constituent de graves erreurs ; si on n'agit pas, on devient complice des atrocités des autres. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Yourcenar est un écrivain qui a « les yeux

ouverts ». Les guerres seraient, d'ailleurs, le *climax* de la violence exercée contre les animaux, contre ceux qui ne peuvent pas se défendre ; en effet, s'habituer à la violence, au mal, à l'agressivité fait du présent un enfer continu. Se dresser contre la cruauté est une stratégie qui nous mènerait vers l'apaisement ; par la révolte, les gens expriment leur désaccord, leur volonté de changer la situation donnée. De plus, la subversivité reprend en filigrane les fonctions de l'écrivain (dans la perspective yourcenarienne) : celui-ci serait capable de faire que les gens voient ; dans ses écrits, témoignages de l'époque où il vit, il examinerait les problèmes, les inconvénients et les points faibles de l'espace où il se trouve. La subversion constitue, en outre, un exercice de présence au monde ; si on est subversif c'est parce que nous comprenons ce qui se passe autour de nous, parce que nous y vivons de manière active.

Montrer le mal et s'attaquer aux sujets tabous représentent une deuxième stratégie pour instaurer la tolérance et mettre en place la mystique de « l'amitié ». Selon l'essayiste, les gens font du mal parce qu'ils ne sont pas capables de prévoir les conséquences de leurs actions : « Oscar Wilde a écrit quelque part que le pire crime était le manque d'imagination : l'être humain ne compatit pas aux maux dont il n'a pas l'expérience directe ou auxquels il n'a pas lui-même assisté » (pp. 396–397). Ignorants, ils ne voient pas, en effet, ce qu'ils font. Pour pallier leur aveuglement, Yourcenar propose des actions concrètes : « J'appelle de mes vœux un film plein de sang, de meuglements, et d'une épouvante trop authentique, qui fera peut-être plaisir à quelques sadiques, mais produira aussi quelques milliers de protestations » (p. 397). Sans d'horreur, images dégoûtantes, cris, hurlements, gémissements – un scénario macabre serait nécessaire pour réveiller l'esprit endormi de notre société cruelle. On retrouve une autre fonction de l'écrivain moderne : celle d'aider les gens, grâce à ses écrits, à dépasser leur « moi moi moi ». L'imaginaire visuel emblématique pour Yourcenar apparaît également dans les textes pragmatiques, qui invitent les gens à agir, à passer à l'acte. Les scènes qu'elle imagine nous font penser aux tableaux qu'elle chérit tant et qu'elle reprend à la fois dans ses textes narratifs et dans ses essais (Yourcenar, 1999, p. 85).

Une fois que les gens ont compris que chaque geste a des conséquences, il faudrait les responsabiliser à long terme ; si, dans la société de consommation, « les sexes sont à égalité » (Yourcenar, 1991, p. 333), c'est parce qu'ils sont en égale mesure coupables de leur silence ou de leur indifférence. Un effort commun est nécessaire afin d'obtenir des changements significatifs : « À nous tous, qui donnons nos efforts et notre argent (mais jamais assez des uns ni de l'autre) pour essayer de sauver la diversité et la beauté du monde [...] » (p. 332). Pour conserver, voire pour recréer la beauté et la diversité de ce monde, des sacrifices doivent être faits. Le pronom indéfini « tous » de cette invitation vers un monde meilleur nous montre la volonté de l'essayiste d'atteindre le nombre de personnes le plus large possible.

L'agressivité, la violence, la cruauté de notre société sont indéniables ; cependant, l'essayiste ne se plaint pas. Elle n'éprouve pas une sorte de passéisme par rapport aux crimes et aux massacres qu'elle identifie un peu partout dans le monde ; pragmatique, elle fait ce qu'elle sait le mieux : elle inaugure une éthique en miettes, une éthique pragmatique, qui s'articule dans ses essais et dans ses romans. Des actions ponctuelles, qui nous incitent à agir, nous sont décrites ; la langue et les mots construisent l'éthique yourcenarienne. En outre, par ses actions concrètes (la participation à des manifestations de protestation, les dons aux associations qui œuvrent en faveur des animaux, etc.), Marguerite Yourcenar nous offre un modèle de vie. En elle, les lecteurs peuvent trouver une image vivante et parlante d'un être humain qui a bien compris sa place dans l'univers : être humain de passage, qui ne nuit à personne et qui essaie de promouvoir l'amour sans frontière, le respect et la responsabilité. Enfin, elle nous enseigne comment aller à la recherche de la « perfection morale » (Biondi, 1997, p. 12).

5. Conclusion

Aveuglés par les mirages de la société de consommation, les gens oublient leur nature ; ils renoncent à la « mystique » de l'amitié en faveur de la religion de l'or. Yourcenar identifie les points névralgiques de cette société et propose des solutions concrètes : la subversion, la présentation sans embellissements des conséquences des crimes commis contre les bêtes et la nature, l'appel à l'effort collectif. Conserver les contacts directs avec la terre, la flore, les animaux, nous rend humains. Et cela parce que l'humanité est un immense réseau : « Nous sommes des légataires universels, nous héritons de tout le monde. Et toutes les prétentions qu'on pourrait avoir deviennent naïves en présence du fait que c'est du pays tout entier qu'on hérite » (Yourcenar, 2002, p. 172). S'il y a une humanité qui dépasse les frontières spatiales et temporelles, c'est parce que les affects, qui sont universellement valables, jouent un rôle essentiel dans l'éthique yourcenarienne. Les personnages yourcenariens souffrent pour le bien d'autrui⁷ et l'essayiste tente de susciter la pitié des lecteurs face au chaos provoqué par les individus irresponsables ; susciter des émotions chez le lecteur fait partie de l'éthique yourcenarienne : une éthique qui n'est pas moralisatrice. Nous y avons affaire à une éthique humaniste, créée en rapport direct avec l'altérité : faune, flore, société. Une éthique qui se tisse sans cesse entre tous les éléments qui forgent la vie. De plus, Yourcenar nous propose une éthique en miettes : des gestes éparpillés dans ses textes, des exemples de sa vie et de la vie de ses personnages qui nous aident à devenir, petit à petit, amis de la terre, des animaux et de tout ce qui nous entoure.

⁷ À voir Angiola et Rosalia dans *Denier du rêve*.

Références

- Biondi, C. (1997). *Marguerite Yourcenar ou la quête de perfectionnement*. Editrice Libreria Goliardica.
- Baudrillard, J. (1970). *La société de consommation. Ses mythes, ses structures*. Denoël.
- Desblaches, L. (1997). Marguerite Yourcenar et le monde animal. Ethique et esthétique de l'altérité. *Bulletin de la Société Internationale d'Études Yourcenariennes*, 18, 143–156.
- Doré, P. (1999). *Yourcenar ou le féminin insoutenable*. Librairie Droz.
- Jacquemin, G. (1985). *Marguerite Yourcenar*. La Manufacture.
- Julien, A.-Y. (2002). *Marguerite Yourcenar ou la signature de l'arbre*. PUF.
- Schopenhauer, A. (1991). *Le Fondement de la morale* (A. Burdeau, Trans.). Le Livre de poche.
- Yourcenar, M. (1991). *Essais et mémoires*. Gallimard.
- Yourcenar, M. (1995). *Lettres à ses amis et quelques autres*. Gallimard.
- Yourcenar, M. (1999). *Radioscopie de Jacques Chancel*. Éditions du Rocher.
- Yourcenar, M. (2002). *Portrait d'une voix. 23 entretiens (1952–1987)*. Gallimard.
- Yourcenar, M. (2011). *Persévérer dans l'être. Correspondance 1961–1963*. Gallimard.
- Yourcenar, M. (2016). *En 1939, l'Amérique commence à Bordeaux. Lettres à Emmanuel Boulot-Lamotte (1938–1980)*. Gallimard.